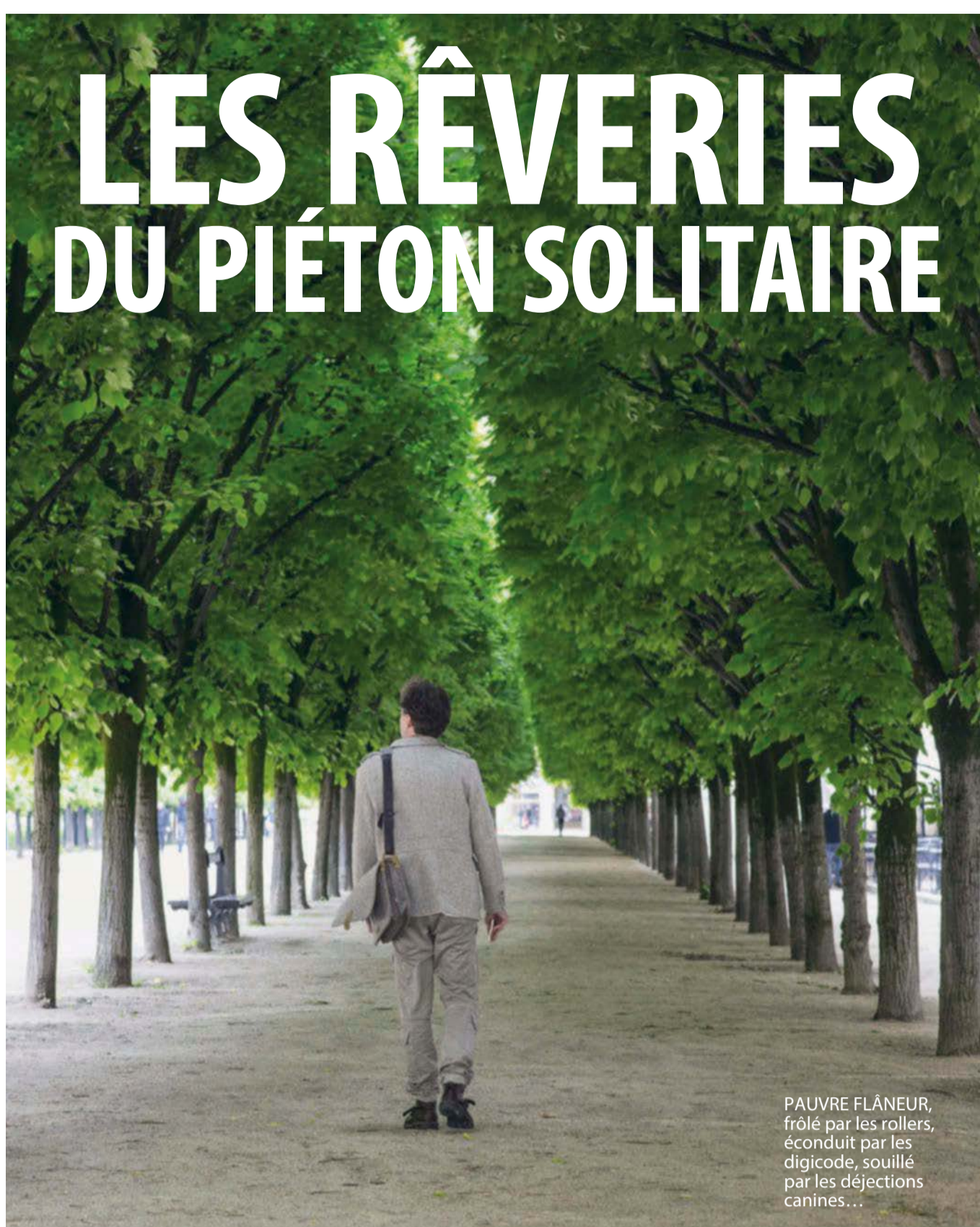


## QUELLE ÉPOQUE ! ART DE VIVRE

# LES RÊVERIES DU PIÉTON SOLITAIRE



PAUVRE FLÂNEUR,  
frôlé par les rollers,  
éconduit par les  
digicode, souillé  
par les déjections  
canines...

Menacé par les crottes de chien, les voies de bus à double sens et les engins à roulettes. Traqué par les pickpockets, les distributeurs de prospectus et de magazines gratuits. Harcelé par les quêtés, les sondeurs, les clowns sur échasses... Le promeneur parisien est devenu une espèce rare. Pourtant, seul ce rêveur, nez en l'air, est à même de découvrir les merveilles de la ville. **Deux parcours à pas lent dans la capitale.**

Qu'il marche au gros rouge ou au thé de Chine, la consommation du piéton de Paris a toujours été d'un rendement chérif pour les caisses de l'Etat. Raison pour laquelle sa condition de déshérité s'est notablement aggravée ces dernières années. Il a d'abord été chassé des quais et des berges de la Seine. Puis son espace vital, le trottoir, s'est réduit comme une peau de chagrin avec l'intrusion croissante des cyclistes, des scooters, des skates, des rollers et même des trottinettes... L'an dernier, la Préfecture de police de Paris recensait 1 802 percussions de piétons dont 20 mortelles. Comme le prophétisait le grand poète André Hardellet dès 1973 : « *Le piéton se situe au dernier échelon de la puissance de choc et une collision entre passants nécessite rarement un transport à l'hôpital... Peut-être faudra-t-il instituer le permis de déambuler (renouvelable chaque année moyennant finances) pour à la fois le considérer comme rentable et lui rendre un brin de sa dignité révolue.* »

De Louis-Sébastien Mercier à Emile Zola, Léon-Paul Fargue, Prévert, Brassai et Doisneau, Paris ne s'est jamais livré qu'aux promeneurs solitaires. Ces derniers croient aux fantômes et aux maisons hantées. Les lieux leur parlent. Ils les écoutent. Ils prennent le pouls de la ville et se sentent appelés par ses endroits louches : impasses, passages, cours secrètes... Avant l'an 2000, quel plaisir c'était de franchir une porte cochère et de se retrouver dans une cour aussi belle et paisible qu'un patio andalou ! Depuis la mondialisation, l'explosion des cambriolages et la disparition programmée des concierges, les immeubles parisiens se sont transformés en forteresses. C'est 50 %



## COMPAGNONS DE ROUTE

**1. D'ABORD, UNE BONNE PAIRE DE CHAUSSURES**, à la fois solides, élégantes et confortables, par exemple des Heschung, fabriquées en Alsace.

**2.** Pas de plus grand plaisir que d'explorer une ville, seul, avec **UN BON VIEUX PLAN MICHELIN** un peu racorni sur les bords.

**3.** Plutôt que de vouloir obtenir les jeux Olympiques à tout prix, la Mairie de Paris ferait mieux de faire de la capitale de la France une ville propre, et non la seule où des gougnaferes se permettent d'uriner en pleine rue. Comme sous l'Ancien Régime, le promeneur se munira d'un **MOUCHOIR EN TISSU PARFUMÉ** à l'eau de toilette de son choix afin de se boucher le nez dans le métro ou le long de certaines rues empuanties par la pisse.

**4.** Pour se défendre contre les malandrins qui tenteront de lui piquer son téléphone, **RIEN DE TEL QU'UNE CANNE**. Vous en trouverez des anciennes superbes passage Jouffroy, près du musée Grévin.

du charme de la ville qui, d'un coup, sont devenus inaccessibles. Du côté de Pigalle, l'été, le promeneur pouvait prendre le frais dans la merveilleuse avenue Frochot, une allée pavée et arborée où Jean Renoir, Django Reinhardt et la cantatrice Régine Crespin avaient élu domicile. Ce petit paradis est désormais protégé par une grille infranchissable.

Face au joggeur croisé le matin dans une allée du jardin des Plantes, le promeneur représente un obstacle, qui obstrue sa ligne droite. Un anachronisme, un pataud. Mine de rien, deux philosophies de la vie (et de la ville) s'affrontent là ! Alors que le premier file, centré sur son effort, coupé du monde, ses écouteurs dans les oreilles, le regard vide, le second, lui, déambule en osmose avec son environnement : telle une éponge ou un prisme photographique, il vibre à la vue d'un cerisier en feu ou d'un sublime platane d'Orient planté par Bufon en 1785 dont les racines gigantesques et toujours vivantes ont traversé 250 ans d'histoire de France...

Aujourd'hui, le piéton de Paris est sur le qui-vive. La rêverie lui est interdite, sous peine de se faire culbuter, non plus par une camionnette d'une entreprise de blanchissage (comme Roland Barthes en 1980), mais par un cycliste fou, un scooter, voire un skater. Comme le soldat de 1914-1918 accoutumé à la vue des cadavres et de la boue, il s'est endurci et a pris l'habitude de contourner des corps, des matelas, des tentes, des ordures, des seringues, des enfants mendiants et toutes sortes de déjections canines. Ce dont nous avons le plus besoin, en 2016, c'est d'un nouveau Victor Hugo, écrivant Choses. Nommer ce que l'on voit, ou plutôt ce que l'on ne veut pas voir : c'est peut-être aussi cela, le rôle du journaliste... ■



PREMIÈRE PROMENADE

## JARDINS ET BOUTIQUES DU PALAIS-ROYAL



« *Chacun a son Paris dans Paris* », disait Sacha Guitry. Le mien est niché autour du Palais-Royal. Cette clairière, ce jardin, ce décor de théâtre coupé du reste de la ville et auquel on accède par de minuscules passages (comme celui du Perron réputé pour sa petite boutique de boîtes à musique), comment imaginer qu'il fut, un demi-siècle durant, le forum de Paris, son agora, le fief des révolutionnaires avant d'être celui des royalistes ? Un lieu bouillonnant de vie où les courtisanes, les voleurs, les chianoni et les joueurs venaient exercer leurs talents. « *Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les 5 heures du soir me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit, toujours seul, rêvant sur un banc* », écrivait Diderot en 1760... Après Waterloo, en 1815, quand les troupes alliées débarquent à Paris, leur premier désir était de se mettre à table chez les restaurateurs du Palais-Royal : le café de Foy, le café des Mille Colannes, le café de la Rotonde, Véry (aujourd'hui, Le Grand Véfour), les Frères Provençaux réputés pour leur brandade de morue... Sous ses 180 arcades, immortalisées en 1963 par le réalisateur Stanley Donen dans le merveilleux Charade (avec Audrey Hepburn et Cary Grant), le promeneur croise les fantômes de Talleyrand, de Balzac, mais surtout de Colette et de Cocteau. ■



**256, rue Saint-Honoré.** Quittant la place du Palais-Royal, vous croiserez et pourriez rencontrer des vendeurs de perruches et de poudrés. Rendez-vous alors à la Maison Verlet, fondée en 1880, rue Saint-Honoré, en face des locaux du Canard enchaîné. Cette institution dirigée par Eric Duchossoy est une de ces adresses parisiennes dont on ne se lasse pas. Il faut dire que déguster un bon café à Paris, c'est comme entendre un discours de François Hollande sans piquer du nez : c'est presque impossible. Ici, le café de Panama et le moka sidamo servis par une beauté originaire du Bénin (du nom de Lou) sont délicieux et crémeux à souhait. Tous les arômes du café sans le griller à l'excès. Une rareté : le café de l'île de Saint-Hélène, que buvait Napoléon lors de son exil. Belle machine italienne de la marque Victoria Arduino. 3,50 € la tasse. Verlet. Tél. : 01 42 60 67 39.